

Leçons de vie à l'école de l'Envol

La Transition, cela s'apprend. Dès la maternelle. La preuve sur le terrain, à l'école de l'Envol, à Faulx-les-Tombes, où l'équipe éducative développe une pédagogie axée sur la coopération, la résilience et l'intelligence collective. Entre ateliers participatifs, potager et apprentissage de la diversité.

Assis sur un tapis, Arthur s'applique. Son minimarteau à la main, il cloue des formes géométriques en bois sur une petite plaque. Est-ce une roue ? Un four avec des gâteaux ?

Son voisin, lui, construit un moulin. Pendant qu'un troisième enfant balaye du revers de la main des pièces en bois simplement posées : « *C'était une bombe qui explose !* », s'exclame-t-il, avant de rassembler le tout : « *Et là, c'est un arbre qui se fait couper.* » Pour finalement trancher en faveur d'« *un vaisseau de guerre* ».

Jules, lui, a dessiné des séquences à l'aide de petites rondelles mauves et jaunes. Un plus petit que lui l'observe et renverse sa réalisation. « *Il a démoli mon algorithme !* », regrette le garçon en se tournant vers Anouchka, sa maîtresse : « *Il va t'aider à le reconstruire* », lui répond-elle. Et ça marche : tous deux s'y mettent ensemble.



Dans une classe de trois-cinq ans de l'école de l'Envol, les enfants apprennent et développent leur sens de la coopération en ayant le sentiment de toujours jouer.

A leurs côtés, il y a un chevalet, de la peinture, des marqueurs. Et un condisciple qui s'exclame, déterminé : « Tu sais, il y a des rabouichatchas qui sont beaux ! »

Nous sommes dans une classe d'enfants âgés de trois à cinq ans, au sein de l'école de l'Envol, à Faulx-les-Tombes. Dans cet établissement de village – mais qui compte tout de même 400 élèves – les enseignants sont très libres quant à leurs pratiques pédagogiques. « Ici, la diversité est envisagée comme une richesse, explique Christine Pitance, sa directrice. Les enfants d'aujourd'hui ne sont évidemment plus les mêmes qu'il y a 30 ans. On s'est donc demandé ce que l'on pouvait faire pour les amener à devenir des citoyens qui se posent les bonnes questions, pour développer leur autonomie et leur sens critique. Pour cela, nous sommes partis des valeurs que nous avons envie de proposer aux enfants. Moi-même, je me forme, je lis beaucoup, notamment sur le fonctionnement du cerveau, je diffuse les infos, les idées, et j'attends que ça se passe. Et bien souvent, ça se passe. »

La plupart des classes de l'école fonctionnent par cycles de deux ans et les professeurs du même niveau ont une après-midi par semaine le temps de se réunir pour se concerter, échanger leurs idées. La classe d'Anouchka comprend elle trois années : « C'est vraiment le moteur de la pédagogie Montessori », explique l'institutrice qui s'inspire principalement des théories de la pédagogue italienne, mais aussi de celles de Célestin Freinet, d'Ovide Decroly ou d'autres méthodes alternatives.

Liberté et nature

Ici, les plus grands aident les plus petits et tous progressent au rythme qui leur convient, en choisissant parmi cinq ateliers différents (vie pratique, langage, éveil des sens, géographie/culture, mathématiques) les jeux, les exercices de manipulation ou de réflexion qu'ils ont envie d'exploiter. « L'objectif étant qu'ils aillent aussi loin que possible et qu'ils atteignent un certain accomplissement. Ils savent par ailleurs qu'ils doivent remettre tout en place lorsqu'ils ont terminé. » Dans cette petite classe où se baladent librement quelque 25 tout-petits, il fait étonnement calme. On sent une certaine habitude de collaboration et l'institutrice multiplie les encouragements et les félicitations.

Dans la classe de Julie, ce sont des élèves âgés de 6, 7 et 8 ans qui sont réunis pour une classe un peu du même type, ouverte cette année avec l'appui de parents volontaires.

Au retour de la pause de midi, tout le monde s'assoit sur le tapis pour écouter une histoire et puis se couche, qui sur un banc, qui par terre, qui sur deux chaises, pour un moment de relaxation et de concentration.

Après s'être secoués un bon coup, retour autour du tapis : dix objets sont cachés sous un tissu. Ce dernier est soulevé, puis remis : qui a mémorisé ? Et surtout comment ? « Moi j'ai mis ensemble le crayon et la gomme », dit Mia. « Moi les petits objets et puis les grands », ajoute un autre élève. « Est-ce que vous savez où ils se trouvent ?, demande leur institutrice. Est-ce que cela vous a aidé de le savoir ? » Ici aussi c'est la liberté des enfants qui est mise en avant, tablant sur le fait que, naturellement curieux, ils auront envie d'apprendre. Chaque matin, la journée commence par un atelier libre, dont ils ont tout de même composé le « menu » en début de semaine, puis ils partagent en cercle ce qu'ils ont appris, ainsi que leurs interrogations. « Pour certains c'est facile, remarque Julie, pour d'autres il est nécessaire de donner des indications, de fournir au moins une contrainte. »

L'après-midi est dédié au travail collectif, avec cette fois une activité imposée par Julie ou inspirée par les questions qui ont émergé lors des cercles, les demandes des enfants ou celles amenées par l'institutrice. « L'idée, c'est que le collectif puisse nourrir l'individu et inversement. Mais je suis quelquefois tiraillée entre une activité que je trouve pertinente et une autre correspondant plus aux exigences du programme scolaire... »

Par ailleurs, l'enseignante prend soin de bien garder le contact avec l'extérieur : tous les lundis, c'est sortie, avec l'un ou l'autre objet d'observation récolté – pour le moment « ce sont les petites bêtes. On les classe, on les dessine... »

Ce rapport étroit avec la nature, c'est toute l'école qui s'efforce de l'entretenir. Thierry entraîne ainsi sur le temps de midi quelques élèves auprès des bacs des « incroyables comestibles »¹.

Aujourd'hui, les choux sont plein de trous. « Lesquels voulez-vous laisser grandir ? », demande le Monsieur Nature de l'école de l'Envol. La douzaine d'enfants arrachent les autres choux, ainsi que les plants de tomates, tout en apprenant au passage ce qu'est le mildiou.

Semer les épinards et les cerfeuil se fait de façon un peu aléatoire, tout en papotant avec les autres enfants restés dans la cour, de l'autre côté de la grille. « L'important, c'est qu'ils fassent les choses, commente Thierry,

même s'ils se plantent : on apprend mieux comme ça. »

Ensuite, direction le compost. Juste à côté, il y a un grand espace qui accueille un hôtel à insectes, quelques carrés de potager et une partie laissée en jachère pour analyser la biodiversité. « Au moins une fois par mois j'essaie d'organiser une sortie dans les bois, pour qu'ils retrouvent un peu d'indépendance, pour améliorer à la fois leur immunité, leur concentration et leur autonomie », ajoute Thierry.

Des moteurs de changement

La dernière heure de cours, nous la passons dans la classe de troisième-quatrième d'Anne-Cécile. Les enfants ont 7, 8 ans. C'est l'heure du conseil de classe. Tout le monde s'assied par terre, on fait la liste des sujets à discuter : un conflit autour de Clara, le cours d'anglais, les anniversaires, la liste est longue. En ce qui concerne le premier sujet, c'est une histoire d'appareil dentaire qui est en la cause. « Quelles seraient les solutions possibles ? » demande l'institutrice. « On pourrait lui suggérer d'arrêter de dire ça ! » « Faut pas l'écouter, c'est pas très gentil de se moquer des appareils dentaires ! » Il y a une évidente habitude de la discussion, une certaine bienveillance entre les enfants. « Depuis la mise en pratique de ces différentes méthodes, raconte la directrice Christine Pitance, les enfants parlent beaucoup plus, savent donner leur avis et sont souvent capables de résoudre les conflits par la parole. »

Dans la classe d'Anne-Cécile, où près de la moitié des élèves sont en « intégration » et rencontrent des difficultés scolaires (dyslexie, dyscalculie, dysphasie, dyspraxie), le tour continue, tout en goûtant un morceau de gâteau, testé pour le prochain projet collectif, et une fête des oiseaux.

« J'espère que ces enfants deviendront des moteurs de changement, conclut Julie, des enfants qui seront critiques, autonomes, dans l'action pour eux-mêmes et pas seulement pour répondre à ce que les adultes attendent. J'ai envie de construire des êtres entiers. »

Nous quittons la directrice dans son bureau alors qu'elle parle au téléphone : « Vous me l'aviez déjà promise la semaine dernière ! » Une yourte doit arriver prochainement. On y installera la classe de Julie... — **Laure de Hessel**

1. Mouvement visant à cultiver dans les rues des légumes qui, une fois à maturité, sont à la disposition de tous.

Pédagogies alternatives

“ Proposer aussi aux enfants des moyens d’agir ”

Etre cohérents en tant qu’adultes, connecter autant que possible les enfants avec la nature, former des esprits coopératifs, autonomes et critiques, travailler sur le corps et les émotions... Ce sont là quelques pistes pour construire, dès aujourd’hui, l’école de la Transition capable de répondre aux changements radicaux qui nous attendent. Petit tour des enjeux clés avec des pédagogues en mouvement.

« **L**a base de l’éducation, c’est le comportement des adultes », estime Benoît Galand, professeur en sciences de l’éducation à l’UCLouvain. Et le membre du Laboratoire de la Transition (*Imagine* n° 123, septembre-octobre 2017), d’ajouter : « Etant donné le peu de temps qu’il nous reste pour réussir la transition écologique, parier uniquement sur l’éducation des enfants est une erreur. En tant qu’adultes, nous ne pouvons plus nous dédouaner. »

Il s’agit de montrer l’exemple, de modifier nos comportements et de faire preuve de cohérence dans nos modes de vie. « Sinon, les enfants nous demanderont légitimement pourquoi eux devraient être tout à coup vertueux, ne plus voyager en avion, ne plus avoir d’objets électroniques, alors que nous, les adultes, nous ne nous sommes privés de rien, alors que nous savions que c’était nuisible pour la planète. »

Dans les années 80, 90, la prise de conscience de la question écologique étant assez prégnante, des programmes d’Education relative à l’Environnement (ErE) se sont développés dans les écoles. « Selon une enquête que nous avons réalisée en 2014, signale Joëlle van den Berg, secrétaire générale du Réseau Idée¹, 85 % d’entre elles ont mis sur pied des

activités s’y rapportant, soit dans le cadre d’un cours, soit intégré à l’échelle de toute l’école pour la moitié d’entre elles. »

Mais l’étude ne porte malheureusement pas sur les élèves. « Sont-ils tous touchés ?, s’interroge notre interlocutrice, leurs apprentissages sont-ils porteurs de sens ? Ou est-ce juste une animation ponctuelle finalement peu significative ? »

Par ailleurs, l’éducation à l’environnement entre désormais en concurrence avec une série d’autres priorités au sein de l’école – parfois d’ailleurs contradictoires – entre l’éducation au numérique, à la citoyenneté, à la sexualité, à la sécurité routière, au monde de l’entreprise, etc. « La place qui est faite à ces différents sujets est révélatrice de l’importance que notre société leur accorde constate Benoît Galand. C’est donc une vraie question politique. »

Lorsque l’école s’empare d’un sujet, elle le transforme très souvent en cours, en informations à apprendre. Mais le professeur en sciences de l’éducation doute de plus en plus qu’il faille systématiquement commencer par de l’information pour induire des changements : « Si ces informations vont à l’encontre de mes convictions et de mes intérêts, je peux me réfugier dans le déni, me trouver de bonnes raisons pour ne pas changer. Le sujet peut aussi être très anxigène, provoquer un sentiment d’impuissance. Mais le pire consiste à donner de l’information sans proposer de moyens d’agir, car on risque alors de fabriquer des cyniques. »

Au-delà donc de l’information, c’est surtout

sur le comportement général au sein de l’école et sur les valeurs qui y sont développées qu’il faut agir. Depuis l’établissement d’une cohérence dans l’action – parler de développement durable pendant les cours puis manger des légumes d’été en hiver à la cantine, est-ce bien cohérent ? – jusqu’au développement d’une autre façon d’être, coopératifs, autonomes, critiques. « Car est-ce la bonne façon de préparer les jeunes à la Transition que de dire "Voilà ce qui est bon pour toi" ? poursuit Benoît Galand. Vu l’urgence de la situation, c’est tentant, mais n’est-ce pas plutôt de citoyens critiques qui posent des choix dont nous avons besoin ? Même si leurs choix ne sont pas nécessairement ceux que nous voudrions ? »

De futurs citoyens résilients

« Demain, nous serons plus nombreux sur Terre et nous aurons moins de ressources à notre disposition, rappelle Isabelle Peloux, fondatrice et directrice de l’école du Colibri au sein du centre des Amanins². Il nous faudra donc faire face ensemble, et cela, ça s’apprend ! »

Dans un futur plus ou moins proche, il faudra pouvoir résister à des chocs à répétition. Augmenter notre résilience constitue donc un enjeu fort. « Or, on sait que les sociétés qui coopèrent sont aussi les plus résilientes, reprend le professeur de l’UCL. Il nous faut donc apprendre d’urgence à coopérer, à gérer la rareté, mais aussi les conflits. »

Cependant, la coopération ne s’impose pas de but en blanc chez l’enfant, prévient

Isabelle Peloux, il faut d'abord veiller à développer chez lui l'estime de soi. « Dans un groupe, il est nécessaire à la fois d'aider celui qui éprouve des difficultés et de pousser à aller plus loin celui qui n'en connaît pas. Car c'est en étant placé devant un obstacle et en le dépassant qu'on gagne en estime de soi. »

Et si l'on veut faire mentir le fait de trouver la satisfaction dans la consommation et la compétition, il faut cultiver le plaisir de réaliser des choses, individuellement et collectivement.

Autre clé essentielle, selon les chercheurs : l'école doit accorder davantage de place aux émotions et au corps, deux aspects trop souvent négligés dans l'enseignement et pourtant essentiels pour être à l'aise avec soi-même et affronter les nombreuses incertitudes qui seront certainement bien plus grandes encore à l'avenir.

En outre, il s'agira d'ancrer au maximum les apprentissages dans l'expérience et le « faire ». Le contact avec la nature, notamment pour les enfants habitant en ville, permet par exemple de créer des connexions avec le monde vivant. « Si l'on n'a jamais connu le plaisir d'être couché dans l'herbe, la photosynthèse, cela reste abstrait », insiste Benoît Galand.

Un autre enjeu éducatif également important est celui de la prise de décision. « Nous devons pouvoir débattre, décider

collectivement, partager, mais aussi imaginer des solutions », ajoute le professeur de l'UCL. Pour y parvenir, un esprit critique et systémique est nécessaire, un esprit véritablement scientifique. « La question du savoir reste du coup essentielle : car il faut connaître des choses pour être critique, ce n'est pas possible d'aller sur Internet à chaque fois qu'on participe à une discussion. Et comme on ne peut pas être bon en tout, nous en revenons à la coopération... »

Des solutions connues

Aujourd'hui, il existe une multitude de pédagogies innovantes (par projets, coopérative, institutionnelle, active, nouvelle, Freinet, Decroly, Montessori, etc.) qui ont fait leurs preuves.

Certaines de ces méthodes sont utilisées à l'école du Colibri, où l'équipe a mis en place un atelier philo (« au cours duquel nous, les adultes, n'intervenons quasiment plus,

Conseil de classe hebdomadaire chez les huit-neuf ans. On y discute de tout, et tente de trouver ensemble des solutions pour améliorer la vie commune.

explique Isabelle Peloux, et tentons de conserver une absolue neutralité») pour développer les points de vue et l'écoute, mais aussi permettre aux enfants de changer d'avis.

Il y a également une réunion sur le vivre-ensemble, pour lever les tensions, qui fonctionne selon les principes de la sociocratie. Et puis un temps « d'éducation à la paix », à la fois avec soi-même, les autres et son environnement, où les enfants apprennent à devenir des médiateurs, mais aussi à réfléchir aux différents moyens pour, par exemple, gaspiller le moins possible de fournitures scolaires. « Nous connaissons les méthodes pédagogiques qui fonctionnent, remarque Benoît Galand. Par contre nous savons moins comment les déployer à plus large échelle et comment modifier les pratiques au niveau du système scolaire. »

Dans le cadre de l'éducation relative à l'environnement, l'organisation – ou pas – d'activités dépend d'une direction, de professeurs motivés et de parents qui ont eux aussi leur représentation de l'école et de ce que leurs enfants devraient y faire. Les difficultés peuvent évidemment être encore plus grandes lorsqu'on envisage un changement pédagogique.

« Les professeurs se plaignent souvent du manque de temps, remarque Joëlle van den Berg. Et aussi de leur isolement. S'ils veulent coopérer, à quel moment se réunir, comment s'organiser ? Sans compter la simple perpétuation des pratiques. Ils devraient se reformer, se remettre en question : de jeunes professeurs par exemple n'ont souvent plus de vécu personnel à l'extérieur, dans la nature ou un terrain vague. Y emmener leurs élèves, ce n'est pas évident pour eux. »

La question de la formation initiale est évidemment déterminante, mais pas uniquement. « Comment repenser la journée d'un enseignant pour lui laisser du temps de collaboration, comment l'inciter à développer ses compétences ? Le changement peut s'opérer à tous les niveaux de l'école. En favorisant les expérimentations, en les objectivant, en les évaluant et en valorisant au maximum la diversité. » Pour que les adultes de demain soient mieux préparés au monde qui les attend. — L.d.H.

1. Information et Diffusion en éducation à l'environnement, www.reseau-idee.be.
2. Centre agroécologique fondé par Pierre Rabhi, www.lesamanins.com



L.d.H.